

LA PALOMA **ADIEU !**



HERVÉ BOURBON

Hervé Bourbon

La Paloma adieu !

© Hervé Bourbon, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2968-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

I

Ce jour-là Robert Jourdain descendit à la plage La Paloma beaucoup plus tôt que d'habitude. Il ne savait pas que cela allait décider de son destin.

La Paloma est une plage exceptionnelle dans le Cap Ferrat à la fois par sa taille qui la distingue nettement des nombreuses petites criques souvent privatisées et par les commodités dont elle dispose, sans compter qu'elle est assez proche du port de Saint-Jean, ce qui permit à Robert de la rejoindre à pied lorsqu'il quitta la grande métropole niçoise à laquelle un bus relie la petite commune.

Dès qu'il descendit l'escalier d'accès il se félicita d'avoir quitté son quartier de Nice d'aussi bonne heure. Il ne voyait personne sur les galets que le soleil levant commençait à éclairer. Pourtant, en arpentant ces derniers avec précaution (il craignait toujours de se blesser si une seringue de drogué nocturne se fichait dans le gros orteil), il finit par repérer à l'extrémité Est un petit tas de vêtements. Une personne les avait-elle oubliés la veille au soir ? Le phénomène n'était pas si exceptionnel à la haute saison propice au bain de minuit, cher à certains couche-tard assez avinés pour oublier ensuite la petite laine, voire une paire de sandales.

Il élimina cette hypothèse en constatant qu'il y avait là de quoi habiller quelqu'un de pied en cap. Il devait y avoir une baigneuse quelque part, dans la verdure de la pinède ou parmi les rochers truffés de chapeaux chinois que l'on mange tout crus.

Rien de tout cela au bout du compte. Alors il observa la mer...

Le radeau – il aurait pu y penser tout de suite – le radeau était occupé par une baigneuse qui s'étirait à son aise. Il tenta d'attirer son attention en agitant les bras et en criant hola, ayant repéré un grand MADRID qui s'étalait sur le tee-

shirt jeté en dernier sur les vêtements, démonstrations de sympathie déployées en pure perte.

En nageant vers le radeau il repensait à sa première baignade dans cette plage. Il avait découvert ce radeau qui flottait alors sur de gros fûts arrimés ensemble et qui laissaient apparaître leurs courbes moussues chaque fois qu'un nageur se hissait sur la plate-forme.

À présent le plastique parfaitement lisse et inhospitalier aux mousses avait renvoyé le métal aux oubliettes de l'histoire technologique. Il regrettait un peu cette verdure qui émergeait au gré des vents et des arrivées ou départs en plongée et témoignait du déroulement du temps.

Mais la baigneuse en gros plan eut tôt fait de balayer ses souvenirs. Avant même de se hisser prestement sur le radeau, il perçut comme un défi dans le regard qu'elle lui décocha. Elle ne bougea pas d'un pouce alors qu'il avait bien peu de place pour s'installer. Il lui sourit pourtant tandis qu'il se débrouillait pour s'allonger le moins inconfortablement possible.

Personne ne s'excusa : ils se jaugèrent.

En somme elle marquait son territoire, telle une tigresse revêche, mais quelle tigresse ! Elle était plus que jolie, carrément « canon ». Les yeux qui le scrutaient l'impressionnèrent particulièrement. Sans le moindre maquillage des paupières. Deux pierres précieuses couleur améthyste. Quand enfin il baissa le regard, il put observer, contempler à loisir les longues jambes fuselées, pas encore bronzées. Elle venait sans doute d'arriver sur la Côte ...

Ce fut lui qui brisa la glace. Au fond peu importait qu'il débitât des lieux communs. Il finirait bien par déterminer de la sorte si une piste devait s'ouvrir.

— Vous venez souvent ici ? Je suis un habitué de cette plage à n'importe quelle heure et je ne vous ai jamais remarquée.

— Non, je viens d'arriver ...

— De Paris, hasarda-t-il.

— Plutôt via Paris, en provenance de L.A.

L'accent et surtout l'initiale prononcée « é » trahissait l'origine anglo-saxonne.

— Los Angeles ?

— Pas mal. Vous marquez un point (prononcé « poyntte »), lui lança-t-elle avec, pour la première fois, un sourire qui découvrit des dents parfaitement alignées.

— Ah ! Je ne savais pas que nous étions engagés dans un match ...

La remarque était si facile qu'il en eut presque honte. Pourtant elle fit mouche.

— J'aime bien ce genre d'humour.

— Comment avez-vous connu cette plage ? Un conseil de tour operator ?

— J'habite le Cap Ferrat ...

— Vous plaisantez, j'imagine ...

— Pas du tout. J'ai une collègue qui m'a fait inviter dans une villa.

— Alors vous avez une plage privée ?

— Exact.

— Mais pourquoi venir à Paloma Beach ?

— La plage privée est bien —comment dire ? — étroite ?

— Ah je vois, vous aimez le mot juste.

— Je négocie souvent avec des étrangers, particulièrement des Français. Je dois être précise.

Il faillit lui demander quelle était sa profession mais il se douta qu'elle finirait par tout dire dans ce domaine sans qu'il eût besoin de la forcer discourtoisement.

— Pour en revenir à la plage ...

— La plage privée est, en fait, une sorte de crique rocheuse avec juste une jetée pour le hors-bord. La première fois que j'y suis descendue j'ai failli me blesser sur une colonie d'oursins.

— Je vois. Vous avez raison. C'est une piqure très douloureuse. Et les rochers à fleur d'eau sont truffés de ces mollusques.

— Et puis j'ai découvert que la promenade qui vient de la Pointe Saint Hospice vaut vraiment la peine. Je viens ici à pied.

— Comme je vous comprends, cette promenade est l'un des musts du Cap.

— Dites donc, Monsieur ...

— Jourdain, Robert Jourdain ...

— Vous ne trouvez pas qu'il fait un peu frais ce matin ?

Une légère brise s'était levée. Il se demanda quand même si elle ne cherchait pas un prétexte pour abrégé la conversation. Mais la jeune femme, en poursuivant, dissipa ce doute.

— J'ai de quoi me couvrir sur la plage. Pourquoi ne pas en profiter pour aller boire un capuccino à Saint-Jean ?

— Bien sûr.

Il était tellement médusé par cette proposition venant si tôt après la première impression d'indifférence glaciale qu'il ne trouva que ces deux mots en guise de réponse.

Ils nagèrent vers le rivage distant d'une centaine de mètres. Elle pratiquait un crawl dynamique tandis qu'il tâchait de suivre en retrait —mais pas trop ! — en nageant à l'indienne.

Arrivée sur les galets elle lui jeta :

— Qu'est-ce que ce style ?

— La nage à l'indienne ...

— Jamais entendu parler. L'indienne c'est quoi : l'asiatique ou l'américaine ?

C'était clair. Il avait affaire à une interlocutrice « réglo » car son ton n'avait rien d'ironique. Elle était visiblement intriguée.

— Je nage toujours comme ça, se contenta-t-il de répondre, heureux de la taquiner en ne satisfaisant pas immédiatement sa curiosité.

— Vous ne voulez pas me dire s'il s'agit d'un style asiatique ou amérindien ...

— C'est que je ne le sais pas moi-même. C'est celui qui m'a appris à nager qui l'appelait « nage à l'indienne » et, à l'époque, on ne se précipitait pas sur la Toile pour vérifier l'origine et le sens des expressions...

— Oui, admit-elle, avec, de nouveau, un sourire.

Toujours souriante elle enfila une robe après s'être sommairement séchée.

— J'adore garder cette odeur de la mer, le temps que le soleil fasse son travail

...

— Son œuvre ...

— Quoi son œuvre ?

— On dit « que le soleil fasse son œuvre », et pas « son travail » expliqua-t-il en lui souriant.

— Merci. Vous avez raison de me corriger. Je tiens à parler le moins incorrectement possible et pas par purisme ou traditionalisme mais parce que pour mon métier j'ai toujours l'occasion de parler à des clients étrangers cultivés ...

— Quel est votre job ?

— Chez nous, en Amérique, on dit « art dealer », disons une sorte de négociatrice artistique, lui répondit-elle en ajustant le col de son chemisier.

Il la regarda sans répondre. D'abord émerveillé sans trop vouloir le montrer, puis décidé à lui en remontrer en quelque sorte, il embraya sur sa propre formation.

— Quelle coïncidence, j'ai connu à New-York une art dealer avec laquelle j'ai pas mal échangé.

— Échangé de la correspondance ensuite en revenant en Europe ?

— Je voulais dire « bavardé » d'abord à Manhattan où elle me louait un loft puis au téléphone.

— Au fait, vous avez une préférence pour prendre un capuccino ?

— Sur Saint-Jean même, pas vraiment mais sur Nice c'est l'embarras du choix.

— Sur Nice, j'aurais le temps de mourir de soif ...

— Oui, il faut compter une demi-heure au bas mot.

— Alors pourquoi ne pas le prendre chez moi. On aura même le choix entre le salon, la cuisine, et naturellement la terrasse qui donne sur la mer ...

— C'est ultra sympa mais je ne voudrais pas m'imposer.

— Ne faites pas de manières puisque c'est moi qui invite !

Et toujours ce sourire spontané. Il n'en revenait pas bien qu'il sût que les Américains du Nord sont prompts à nouer la relation amicale.

— Au fait je ne me suis pas présentée : Amelia ...

— Comme l’aviatrice ?

— Seulement le prénom, laissez-moi finir : Amelia Orwell.

— C’est votre vrai nom, lui lâcha-t-il, un peu éberlué ?

— Là encore vous marquez un point, c’est, si vous voulez, mon nom de guerre. Vous comprenez, je suis née en 1984.

— Amusant, cette allusion au chef d’œuvre d’Orwell.

— Oui, j’adore la littérature autant que la peinture qui est pourtant au cœur de mon métier. Mais nous voilà arrivés.

Ils n’avaient parcouru qu’environ 200 mètres depuis la plage lorsqu’elle ouvrit une porte grillagée assez étroite, entrée qui ressemblait à une porte dérobée à demi masquée par une superbe glycine.

Il la suivit dans l’odeur de résine qui émanait de la pinède que le soleil commençait à chauffer. Un chemin sinueux de fin gravier conduisait à la villa dans laquelle on pénétrait par une terrasse aux tomettes de couleur rouge brique atténué. Mais il n’avait cure de ce revêtement sur lequel les jambes d’Amélia inscrivaient leurs ombres chinoises virevoltantes.

— Attendez ici. Prenez vos aises. Je vais faire le café. La cuisine est un peu en désordre. Je n’ai rien rangé hier soir pour me coucher le plus tôt possible et la femme de ménage n’arrive qu’à neuf heures. Je n’en ai pas pour longtemps.

Au lieu d’obtempérer et de découvrir à loisir le salon, la table basse, et de feuilleter les numéros du National Geographic Magazine qui y traînaient, il continua à la suivre jusque dans la cuisine où elle fit mine de s’offusquer par un reste de décence :

— Voyons Bob vous deviez attendre sagement que j’arrive avec mon plateau ...

— Amelia ne soyez pas hypocrite. Enfant de la libre Amérique épargnez-moi, épargnons-nous les manières de la perfide Albion.

— O.K. mais j’ai vraiment besoin de ce café.

— Où se trouve la cafetière, je vous le prépare à ma façon.

— Là sur le plan de travail.

Elle lui désigna d'un geste un appareil dont il n'avait vu la pareille qu'un jour à Stuttgart. Il se souvenait même du prix pharamineux, 12000 euros en 2013. Elle comprit à son regard qu'il valait mieux qu'elle reprit l'initiative face à la sophistication de l'engin cuirassé d'or fin.

Revenus dans le salon, ils préférèrent déguster le nectar sur la 2^{ème} terrasse — car il y en avait deux— celle qui surplombait la plage privée, la fameuse crique évoquée plus tôt par Amélia. Très loin on pouvait discerner à travers la légère brume de mer la côte italienne.

— À vol d'oiseau la frontière est à moins de trente kilomètres fit observer Robert. Et la Riviera italienne a aussi son charme

— C'est bien la merveille de l'Europe ces petits espaces entre des lieux extraordinaires, lui susurra-t-elle, tandis qu'il lui flattait la taille.

Si elle en était réduite à ce genre de lieu commun, c'est qu'elle était proche de lui céder, qu'elle renonçait à utiliser le seul levier d'Archimède d'une intellectuelle.

Robert ne répondait plus que par des gestes. La séduction avait pris le relais et aux tressaillements d'Amélia il sentit que l'attirance devenait réciproque. Elle finit par prendre l'initiative de défaire son polo. N'y parvenant pas assez vite à son goût, elle reprocha à Robert de manquer d'ardeur.

Il fut stupéfait mais fustigé par le tempérament de sa partenaire, il lui rendit gestuellement la pareille en faisant glisser sa minijupe jusqu'aux chevilles où il rencontra un obstacle vite surmonté : elle avait fait mine de se débattre pour conserver cette dernière. Pourtant sa respiration précipitée attestait clairement son désir. Les jambes splendides se déployèrent et elle accueillit Robert dans une véritable transe.

Ils vécurent alors une fusion, une explosion sensuelle d'une intensité que Robert n'avait jamais connue. Le plaisir confinait à certains moments avec une pointe de douleur quand elle s'avisa, par exemple, de s'empaler sur lui sans retenue.